



MICKAËL
LABBÉ

Aux
alentours

Regard écologique
sur la ville

PAYOT

Méto, boulot, dodo. Le hamster pris au piège de sa roue, dans une cage de béton guère plus grande. Sans compter le réchauffement climatique et la pandémie : on étouffe. On se met à rêver du dehors, du grand air. La ville devient synonyme d'enfermement. Elle n'est plus perçue comme un espace d'émancipation, mais comme un environnement inhabitable. On a l'exode urbain. On veut la nature, mais sans les désagréments supposés de la campagne. Un environnement isolé et sauvage, mais sans fracture numérique s'il vous plaît. Une campagne de magazine. Urbains, décidément trop urbains...

Retour à la réalité. Ouvrons les yeux, portons attention à ce qui se trouve alentour. Notre maison, notre rue, notre quartier. Là où nous avons tissé des liens avec *ceux* qui nous entourent, avec *ce* qui nous entoure. Un endroit non seulement dans lequel on vit, mais dont on vit. Par-delà l'opposition entre la ville et la nature, l'urbain reste l'un des lieux indépassables et nécessaires pour une réinvention des manières d'habiter dans l'Anthropocène. Un territoire vivant coproduit par nous et par nos voisins non-humains. Faisons l'expérience de le voir comme « nature ». Arpentons-le, parcourons-le. Apprenons à le réhabiter.









MICKAËL LABBÉ

Aux alentours

Regard écologique
sur la ville

PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

En couverture : © Plainpicture/
Daniel K. Schweitzer.

Photos : © Guillaume Greff

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2021

ISBN : 978-2-228-92936-3

Pour Irène et André

Point de départ



Pour chacune et chacun d'entre nous, en ville, l'expérience du confinement aura été celle d'un rétrécissement inédit du territoire que nous arpentons quotidiennement. Pendant de trop nombreux mois, par la force des choses, nous n'avons plus habité qu'un espace foncièrement limité à nos appartements ou maisons, à nos lieux de travail lorsque nous nous y rendions encore, à quelques rues autour de chez nous et à une liste plus que minimale de lieux consacrés aux activités dites « essentielles ».

Pour beaucoup, cette manière d'habiter est devenue synonyme d'enfermement, d'assignation à résidence dans une zone réduite à des espaces de proximité immédiate, manquant cruellement d'horizon et d'ouverture. S'il y a quelque chose comme un « monde d'après » la pandémie de Covid-19, c'est peut-être d'abord

Aux alentours

dans notre rapport à l'espace qu'il se joue. Comme un adieu au monde. Ou, en tous les cas, à certaines conceptions du monde en lesquelles nous avons sans doute tort de voir une terre ferme et assurée.

Adieu les promesses hors-sol du monde globalisé, vers l'infini et au-delà, toujours plus loin et toujours plus haut. Les portes du chez-soi ne donnent plus que sur un espace concentrique au sein duquel nous tournons comme des hamsters sur leur roue. Métro, boulot, couvre-feu. Et on n'oublie pas son attestation. Le dehors, c'est la mort. Adieu l'euphorie collective du « monde d'après », au réveil tout est comme avant, mais en pire (Houellebecq l'avait bien dit). En plus indécent aussi. Les mêmes maux écologiques immenses, les mêmes problèmes sociaux encore plus criants, le même duel Macron-Le Pen... Mais le tout en version étriquée, concentrée, condensée, infiniment lourde et pesante. Bref, on étouffe, on n'en peut plus, là où l'on n'a qu'une seule envie désespérée : respirer à nouveau, oublier un instant notre impuissance.

Les urbains, en particulier, n'ont plus guère le sentiment de pouvoir s'évader de l'enfer de leur quartier qu'en se reliant au dehors en plongeant dans la surface plane de leurs écrans ou en rêvant de désertter les villes pour s'en

Point de départ

retourner au grand air de la campagne. Netflix, les Cévennes : même combat. Face aux grandes villes devenues inhabitables, on consomme de la résidence secondaire, quand on a les moyens. On a l'exode urbain. On rêve de passer le périph, mais en sens inverse, muni d'un aller sans retour. On en vient même à se dire que les villes moyennes, l'habitat pavillonnaire, ce n'est au final pas seulement un truc de Gilets jaunes.

Il faut dire que c'est à la mode, la campagne. C'est le comble du chic, ça fait même la couverture de *Milk*. Finis les discours sur l'arriération des campagnes, sur la mentalité réactionnaire des « paysans ». Bon, on garde tout de même une bonne dose de mépris pour les bouseux qui balancent des produits phytosanitaires, qui considèrent nos cohabitants non humains comme des « nuisibles », qui court-circuitent le circuit court en plébiscitant l'installation de supermarchés *hard discount*. On se met en ordre de marche, on planifie l'invasion, pour mettre la campagne au goût du jour, sauvage et néoanimiste (mais sans la fracture numérique, s'il vous plaît). Suffit de faire grimper les prix, de gentrifier hors-zone. Par un retournement étrangement ironique, nous nous rêvons toutes et tous néoruraux, nous nous gavons de « tutos » pour apprendre à oser quitter les villes, à vivre en autonomie, de permaculture et d'eau

Aux alentours

fraîche, pour renouer enfin avec le vivant. Ah ! le vivant. C'est à la mode, le vivant. On vote écolo, on nous sert (enfin !) Bruno Latour sur un plateau. Cyril est plus connu que Céline Dion. Que demande le peuple ?

Itinéraire géosocial

Qu'on ne s'y trompe pas : les quelques lignes moqueuses qui précèdent s'adressent avant tout à moi. À mes contradictions, si tristement typiques du mâle blanc urbain privilégié que je suis devenu bien malgré moi. Ou, plutôt, grâce à tous mes efforts de transfuge de classe pour échapper à mon milieu, alibi parfait pour le système de la méritocratie républicaine. Selon une sociologie élémentaire, comme nombre de jeunes provinciaux issus des classes populaires, l'entrée dans les études universitaires a signifié pour moi une translation tout à la fois géographique et sociale. Pour tout dire : une sorte de merveilleuse promotion ontologique.

Quitter la petite ville campagnarde dans laquelle j'avais passé toute mon enfance et mon adolescence pour « monter » en ville (Strasbourg, en l'occurrence, qui n'est certes pas une mégapole, mais qui pour nous représentait la « grande ville », Paris n'étant au fond qu'un

Point de départ

concept), cela voulait dire effectuer tout un voyage sociospatial marqué par l'imaginaire hiérarchisé entre les territoires : de la périphérie, passer au centre ; d'un « paysan », devenir un citoyen ; d'un espace de stagnation où l'on restait coincé, accéder à un horizon de possibles jusque-là inenvisageables (proximité à la culture, invention de soi comme intellectuel, vie sociale et nocturne). Tout l'imaginaire moderne de la ville, et de son air « qui rend libre », jouait à plein dans mon esprit. Toute une topologie de la domination en fait, structurée autour des oppositions massives entre la ville et la campagne, la culture et la nature, le civilisé et le « barbare », le raffiné et le rustre, le haut et le bas, le central et le relégué, l'actif et le passif, le vivant et le mort.

Mais les temps ont changé. Non seulement pour moi, l'âge avançant et après plus de vingt années passées à vivre en ville, mais dans l'imaginaire social lui-même. Car ce n'est pas ma petite histoire (somme toute on ne peut plus classique et anecdotique du devenir-bobo d'un péquenaud) que je souhaite retracer, mais ce qui me traverse en tant qu'individu social, en tant que je suis forgé par la société. Et, en effet, ce qui m'aurait paru impensable à 18 ans, lorsque je rêvais de toujours plus de ville (plus dense, plus intense), non seulement habite ma

pensée mais constitue aujourd'hui l'imaginaire social dominant dans mon milieu d'adoption. Une inversion symétrique et fantasmée des valeurs : il vaut mieux quitter la ville qui, d'espace de désir et de libération, est devenue l'incarnation même de l'inhabitable.

C'est ainsi qu'une fois devenu père et professionnellement installé, j'ai pu me retrouver engagé dans la recherche active d'une maison à la campagne, envisageant un changement de mode de vie qui m'aurait paru être une régression encore cinq ans auparavant. Ce projet fut néanmoins avorté, car je ne pouvais pas le supporter financièrement et, au final, je n'étais pas certain de réellement le vouloir au point d'accepter toutes les conséquences (changer les enfants d'école, faire les trajets quotidiens pour me rendre à mon travail en ville, m'intégrer à la vie d'un village). Cela avait d'ailleurs tout d'un fantasme, avant tout esthétique, comme tout fantasme : on veut la nature sans les désagréments supposés de la campagne, un environnement isolé et sauvage sans être coupé d'aucune des possibilités de la civilisation. Une campagne de magazine. Je suis donc loin d'être libéré de l'idéal de la ville libératrice sur lequel je me suis construit. Urbain, décidément trop urbain. Mais d'autres que moi et, dit-on, ils sont de plus en plus nombreuses et nombreux,